

Fernand Rainville

Numéro 67, mai 1992

Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42722ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1992). Fernand Rainville. *Liaison*, (67), 22–23.



Fernand Rainville

Je suis parti pour m'échapper, pour aller me chercher une formation. Je trouvais Sudbury petit. J'avais le goût des grandeurs. Je ne me voyais pas faire du théâtre à Sudbury, c'était trop aliénant. Et puis, j'étais tanné d'appartenir à une minorité. Adolescent, j'étais très militant; c'était une bataille incessante.

Ç'a été un très grand choc, trop grand, d'arriver à Montréal sans transition, sans bagage culturel. À Montréal, j'étais «un petit Franco-Ontarien qui parlait mal avec un gros

accent»! Confrontation assez violente qui m'a obligé à combler mes lacunes, au niveau de la langue parlée et écrite, au niveau de ma formation professionnelle et de mon bagage éducatif. Mais j'ai surtout été forcé à me définir; j'avais tellement de choses à me prouver à moi-même et à tous ceux qui ne croyaient pas assez en moi. J'ai longtemps agi par provocation et je travaillais surtout en réaction. Mais l'exil est toujours un pas vers l'autonomie.

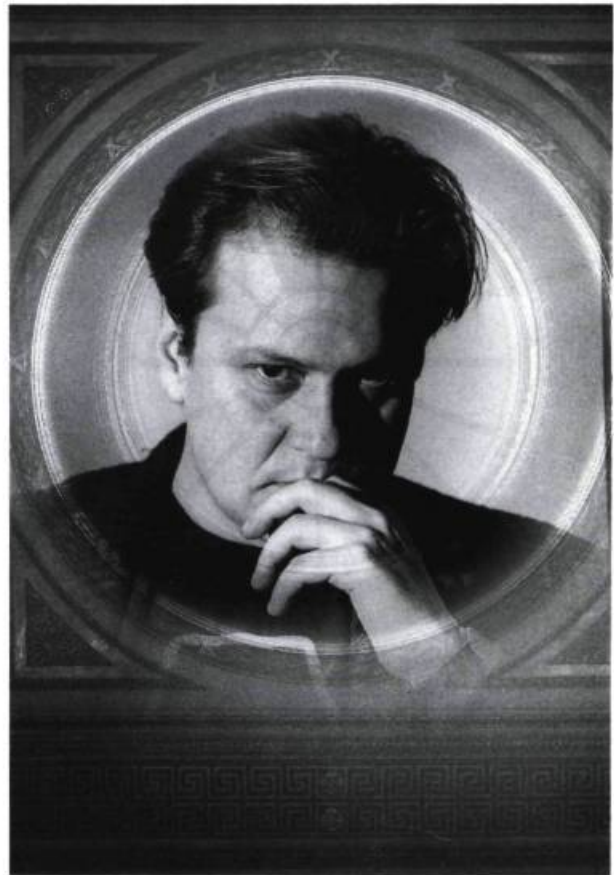
Fernand Rainville est né à Sudbury; il a été initié au théâtre par Hélène Gravel avant d'aller étudier à l'École nationale de théâtre, en 1980, à Montréal. Comédien et metteur en scène, il travaille activement au Québec depuis sa sortie de l'École nationale. En 1989, il a mis en scène une magnifique production des *Belles-Soeurs* au Théâtre du Nouvel-Ontario.

Sur le plan professionnel, j'ai fait un certain chemin ici. J'ai au moins atteint les objectifs que je m'étais fixés. Je voulais être à Montréal, je voulais être un metteur en scène, un créateur qui exerce son métier, qui participe à faire avancer des idées.

L'Ontario, c'est du passé jusqu'à un certain point. J'ai un rapport affectif, un rapport de famille, ce sont mes racines. Tu ne peux pas abandonner une partie de toi-même. Fernand de Sudbury est toujours là, plus peut-être qu'il y a dix ans. Quand je suis allé monter **Les Belles-Soeurs** à

Sudbury, je me suis réconcilié avec mon passé, ma ville. J'aime beaucoup le public du TNO, fait de toutes sortes de monde. À Montréal, il y a bien sûr une communauté artistique en effervescence, il y a des échanges d'idées, il y a surtout la possibilité de rencontrer la diversité. Même si j'ai absorbé beaucoup de choses au Québec, je retrouve toujours en moi des influences canadiennes. Je me sens enrichi par les multiples influences.

Mais parfois, j'ai peur qu'au Québec on s'en aille vers une situation similaire à celle de l'Ontario. Il y a une érosion au niveau de la langue, de la culture. Et, curieusement, la problématique minoritaire est très présente : le potentiel de spectateurs rejoignables à Montréal est quand même réduit; le public de théâtre est majoritairement recruté dans les classes intellectuelles. Mon souci à Montréal est de rejoindre le plus grand monde possible.



Quand je suis parti, j'étais fatigué de vivre dans la minorité franco-ontarienne et, ici, je vis dans la minorité artistique. Vivre en français en Amérique du Nord est de toute façon un phénomène minoritaire. C'est juste une question de proportion !

Finalement, je me bats encore. Je suis engagé et mes spectacles vont au plus profond de mes engagements.